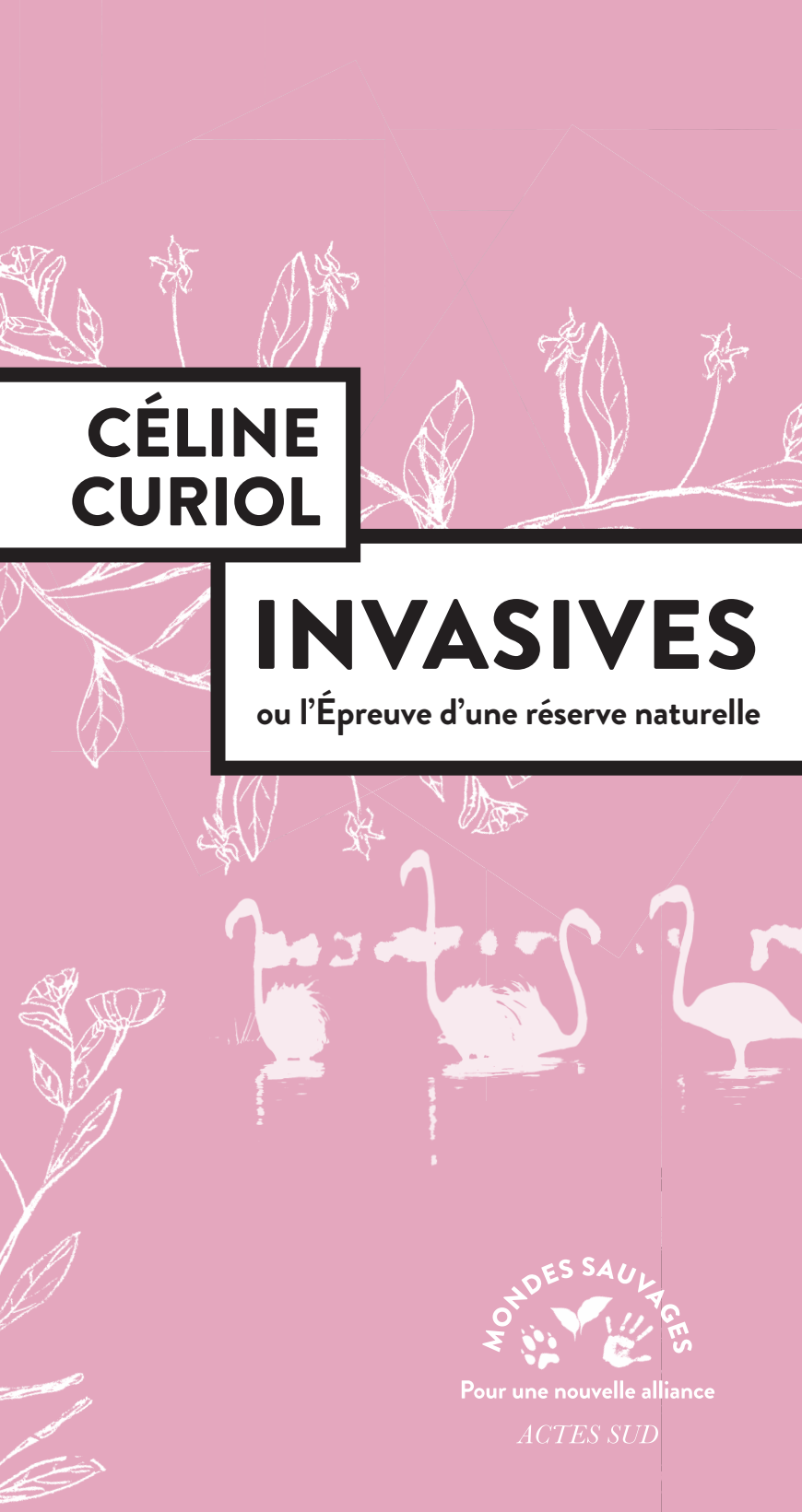
CÉLINE CURIOL

INVASIVES

ou l'Épreuve d'une réserve naturelle



MONDES SAUVAGES

Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“Ma bouche était maintenant grande ouverte et dès lors mon cou s’allongea d’une façon qui me parut inquiétante et démesurée, amenant mon visage à l’orée des petites feuilles charnues, mes lèvres bientôt touchant leur glacis, mon nez respirant de près un parfum vaseux et herbacé, jusqu’à ce que j’éprouve, sur ma langue, une fraîcheur sirupeuse, un goût de verdure légèrement amère, de haricots verts crus, de persil léger.” Dans la réserve des Marais du Vigueirat, où Céline Curiol se retrouve en immersion solitaire sur une période d’un an, l’invasive jussie est partout, au point de hanter ses rêves. Au fil de rencontres avec tout un écosystème de plantes, d’animaux, de femmes et d’hommes, c’est le paradoxe de la protection de la nature que l’écrivaine explore : pour préserver les espèces patrimoniales, les humains doivent déployer des efforts démesurés bien loin de la spontanéité supposée du sauvage.

Avec sensibilité et force, Céline Curiol raconte une expérience extraordinaire tissée d’étonnements, d’enthousiasmes, de craintes et de doutes, et interroge les concepts de nature et d’invasion qui orientent nos rapports avec tout milieu. Une épopée vers l’intime métamorphose d’une écrivaine ainsi qu’à travers une Camargue inédite, très loin des clichés touristiques, et d’autant plus attachante…

“MONDES SAUVAGES” POUR UNE NOUVELLE ALLIANCE

La nation iroquoise avait l’habitude de demander, avant chaque palabre, qui, dans l’assemblée, allait parler au nom du loup.

En se réappropriant cette ancienne tradition, la collection “Mondes sauvages” souhaite offrir un lieu d’expression privilégié à tous ceux qui, aujourd’hui, mettent en place des stratégies originales pour être à l’écoute des êtres vivants. La biologie et l’éthologie du XXIe siècle atteignent désormais un degré de précision suffisant pour distinguer les individus et les envisager avec leurs personnalités et leurs histoires de vie singulières. C’est une approche biographique du vivant. En allant à la rencontre des animaux sur leurs territoires, ces auteurs partent en “mission diplomatique” au cœur du monde sauvage.

Ils deviennent, au fil de leurs expériences et de leurs aventures, les meilleurs interprètes de tous ces peuples qui n’ont pas la parole, mais avec lesquels nous faisons *monde commun*. Parce que nous partageons avec eux les mêmes territoires et la même histoire, parce que notre survie en tant qu’espèce dépend de la leur, la question de la cohabitation et du vivre-ensemble devient centrale. Il nous faut créer les conditions d’un dialogue à nouveaux frais avec tous les êtres vivants, les conditions d’une *nouvelle alliance*.

INVASIVES

CÉLINE CURIOL

Céline Curiol est romancière et essayiste. Actes Sud publie son œuvre depuis 2005.

Collection créée par Stéphane Durand en 2017

© ACTES SUD, 2023
ISBN 978-2-330-18309-7

CÉLINE CURIOL

INVASIVES

ou l'Épreuve d'une réserve naturelle

Photographies de l'autrice

MONDES SAUVAGES
Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

SOMMAIRE

CHAPITRE 1. – P. 10
ENTRÉE EN MATIÈRE

CHAPITRE 2. – P. 16
LA FIN D'UN ÉTÉ, LE DÉBUT D'UN AUTOMNE

CHAPITRE 3. – P. 110
PLEIN HIVER

CHAPITRE 4. – P. 158
Ô LES BEAUX JOURS

CHAPITRE 5. – P. 196
PRINTEMPS VOLUBILE

Notes – p. 262

Bibliographie – p. 272

À propos des photographies de ce livre – p. 276

Remerciements – p. 278

Aux migrateurs.

*If our experience is destroyed, our behavior will be destructive**.

R. D. Laing,
The Politics of Experience,
Penguin, 1990.

Et je me sens l'esprit vaguement pressentir tout le trésor infus des réponses qui s'ébauchent en moi devant une chose qui m'arrête et m'interroge.

Paul Valéry,
L'Homme et la Coquille,
Gallimard, 1982.

---

* "Si notre expérience est détruite, notre comportement sera destructeur" – traduction de l'autrice.

CHAPITRE 1

ENTRÉE EN MATIÈRE

Du cabanon, je n'ai vu qu'une seule photographie, de l'extérieur, et je l'ai vite oubliée, bizarrement. Comme si j'avais voulu demeurer vierge de tout *a priori*, arriver à froid ; ou à chaud, c'est selon. Mes interlocuteurs m'en avaient décrit peu de choses avant mon départ ou j'avais préféré oublier. De l'endroit, j'ai su qu'il était isolé, "au milieu" de la Réserve*. J'ai su qu'il était sommaire mais pas au point de comprendre le silence contrit de mes interlocuteurs lorsque je leur demandai, le jour des préparatifs, s'il s'y trouvait un aspirateur. J'ai su qu'il y ferait froid s'il faisait froid dehors, qu'il ne fallait pas s'attendre à trop de confort, qu'il y avait tout de même l'électricité. On avait insisté sur la présence des moustiques contre lesquels j'allais devoir me protéger et je m'étais préparée à une lutte de tous les diables contre des meutes voraces. J'ai su qu'il y aurait des rencontres mais avec quoi, avec qui… Je me pensais prête à toute éventualité sans pour autant me figurer quoi que ce soit de précis. On m'avait parlé des taureaux et des chevaux semi-sauvages dont les troupeaux circuleraient alentour, et j'avais songé qu'un matin, j'ouvrirais la porte à moitié endormie et trouverais, à quelques mètres devant moi, un puissant spécimen à cornes qui me dévisagerait rageusement. Pour tout le reste, on ne m'avait rien dit et ce fut beaucoup mieux.

Il m'aura fallu attendre le jour de mon arrivée pour regarder de plus près le plan de mon territoire d'accueil. Ce n'est pas une carte IGN mais une photographie aérienne de plusieurs mètres de côté placardée à l'entrée de la Réserve. On y distingue de larges zones d'une même teinte beige ou verdâtre ou grisée, des parallélépipèdes et losanges irréguliers aux bords ondulés ou

---

*NB : Tout au long de ce livre, le terme "Réserve" désignera la réserve naturelle des Marais du Vigueirat, à ne pas confondre avec la réserve naturelle nationale de Camargue située au sein du parc naturel régional de Camargue.

droits, emboîtés les uns dans les autres. Un puzzle sans motifs dont les vastes monochromies révèlent l'absence de géométrie urbaine. Seules quelques lignes attestent de la présence de pistes rares. Après quelques minutes, je distingue un minuscule triangle en lisière : l'emplacement du cabanon. Une infime parcelle en comparaison des 1 200 hectares de terres qui s'étendent au-delà.

Le cabanon est un bâtiment rectangulaire, d'une huitaine de mètres de long, muni d'un auvent qui abrite une petite terrasse en ciment. De part et d'autre, lui ont été adjoints perpendiculairement deux demi-bâtiments similaires de sorte que le tout ressemble à un mas miniature de plain-pied, dont la symétrie n'est brisée que par une cheminée au profil courbe. Le toit est fait d'épaisses tuiles rouges et les murs en béton sont recouverts de nappes lépreuses d'une vieille peinture blanche. Les fenêtres sont aussi dégradées que la construction et la peinture verte des huisseries s'écaille obstinément. Seuls les moustiquaires et les volets ont été refaits il y a peu, en anticipation de ma venue. Le cabanon est serti par deux ou trois mètres d'une langue de graviers bâtards qui crissent sous les pneus et les pas des visiteurs.

Au-delà foisonne, au sud, une roselière dense et haute dont les plumeaux chatouillent, à longueur de temps, le bas des cieux. Au nord passe une roubine* aux eaux boueuses, perpendiculaire à la voie non carrossable qui s'étire en un long ruban beige et rectiligne à l'ouest tandis qu'à l'est perce un chemin en herbe conduisant à deux postes d'observation des marais qui se déploient de chaque côté. À une dizaine de mètres de l'entrée, au croisement de la route et de la roubine, s'élève une plateforme en bois de cinq mètres de haut, qui permet d'embrasser du regard les environs : étendues planes à perte de vue sur lesquelles alternent vase, roseaux, joncs, tamaris, frênes, haies, canaux jusqu'à l'horizon où se dressent les découpes bleutées et altières des

* Canal d'assainissement ou d'irrigation creusé par l'homme.

Alpilles au nord-est, de la montagne Sainte-Victoire à l'est ; puis, plus au sud, les silhouettes opaques, anguleuses, fumantes, aberrations de science-fiction ou de cauchemars post-humains, des installations industrielles de Fos-sur-Mer. Plus à l'ouest, bien ordonnée, une rangée d'éoliennes dont la tournoyante constance impose un métronome dérisoire aux divagations du temps.

C'est ainsi entourée que je vais habiter pendant six semaines entre septembre 2021 et octobre 2022, transférée, à l'initiative de mon vaillant éditeur, depuis la capitale pour une "mission spéciale" au sein des marais du Vigueirat. Cette mission, dont il a eu l'idée, se veut aussi improvisée pour lui que pour moi : du fait peut-être de nos formations scientifiques originelles, nous souhaitons, par cette expérience, tester à quels genres de résultats aboutira l'immersion d'une écrivaine urbaine dans un milieu dit naturel.

Ainsi, du jour au lendemain, ma rue bruyante et peuplée du quartier de Belleville sera remplacée par un univers de foisonnements organiques, d'embardées aériennes et hydrauliques, de chants et de souffles des bêtes de la Camargue qui, tout autour de mon humble demeure, m'offriront la grâce de leurs passages et feront de moi leur témoin. Sachant que nous remarquons souvent en un lieu, chez un être ou dans une situation ce que nous y cherchons, je me demanderais souvent, au cours de ces semaines, comment désamorcer mes attentes afin d'élargir mon champ de perception.

Les marais, étangs et lagunes constituent, sur notre planète, des zones de forte biodiversité, qui accueillent près de la moitié des espèces d'oiseaux connues. Au cours des soixante dernières années, du fait de l'urbanisation galopante et des exploitations anthropiques, la France a perdu la moitié de ses zones humides, qui continuent de régresser à un taux de 1,5 % par an[1].

Peu de temps après mon arrivée aux marais du Vigueirat, un terme, récurrent dans les échanges entre

les personnes en charge de la Réserve, me frappa, celui d'invasive. Sous peu, j'allais découvrir que l'espèce invasive est celle qui, introduite dans un milieu dont elle n'est pas originaire, suit un développement nuisible à la biodiversité des écosystèmes locaux. Auréolé de gravité, d'angoisse mais aussi d'audace, le terme viendra se ficher dans ma mémoire pour bientôt menacer de m'englober : à quelles conditions devient-on *invasive* à l'endroit où l'on se trouve ?

Cependant, l'invasive ne doit pas être confondue avec l'adventice qui croît sur les terres cultivées sans y avoir été semée par l'humain. Étonnamment, le terme *adventice* désigne aussi "[les idées qui] viennent à l'esprit de façon passive, sous l'influence des impressions externes*". Si mon esprit était une terre, il ne serait qu'en partie cultivé et, *adventicement*, accueillerait bien quelques invasives ! En franchissant, pour la première fois, le seuil du cabanon des Marais du Vigueirat, une idée s'imposa à moi : dans ce lieu, se produirait une pensée adventice, sous les auspices de laquelle débuterait mon cheminement vers un livre intitulé *Invasives*…

---

* Définition du *Trésor de la langue française*.

CHAPITRE 2

LA FIN D'UN ÉTÉ, LE DÉBUT D'UN AUTOMNE

À l'ombre, il ne fait plus aussi chaud qu'en plein été, mais au soleil en tout début d'après-midi, là, debout devant le cabanon, une chaleur sèche s'accroche à mes bras et mes jambes dénudés, appuie sur le sommet de mon crâne comme pour y percer un cratère. Il me faut reculer, rentrer sous l'auvent, dans cette espèce de préau que j'ai immédiatement élu comme quartier général : une vue dégagée sur le ciel, une belle exposition plein sud, une table en bois brut, de vieilles chaises métalliques suffisamment solides. Peut-être l'ai-je adopté parce qu'au-dedans, tout me met mal à l'aise… Supprimez le soleil qui pare toute chose d'éclat et voilà que vous sautent aux yeux saleté, dégradation, vétusté. Car, au-dedans, l'affaire est plutôt mal engagée… Il n'y a qu'à voir le sol couvert de cratères et de crasse ; les murs submergés de coulures et de taches diverses ; le plafond en lambris orné d'une horrible panoplie de toiles d'araignée et cloques d'humidité ; l'évier, la gazinière, le buffet, la table, les chaises sont tous dans un état lamentable. Sans parler des lits superposés, aux montants branlants et aux matelas de mousse jaunâtre, parsemée d'auréoles. Les vitres sales, les poignées déglinguées, le carrelage cassé. Tout est ici sommaire, précaire, à moitié dégradé ; tient à la limite de l'entretien.

Après la cuisine et la chambre, la pièce principale, d'une vingtaine de mètres carrés, s'annonce vide. Mis à part une planche graisseuse sur des tréteaux poussés contre un mur, il ne s'y trouve qu'un meuble unique, au centre, tourné face à l'âtre de la grande cheminée : un fauteuil bas indigent qui, au milieu de ce décor décharné, fait office de mobilier.

À peine l'ai-je regardé qu'en une fraction de seconde, quelqu'un s'y trouve assis. Le dossier dissimule son corps, à l'exception du sommet de son crâne qui en dépasse. En m'approchant sans bruit, je distingue des coudes sur des genoux, le buste incliné vers l'avant et il fait soudain nuit dehors, et le regard perdu dans

l'ondoiement des flammes, ce quelqu'un cherche, à travers la douce palpitation d'un souvenir, à s'échapper de ce misérable logis, de cette retraite forcée, de la trame trop étroite des causalités qui l'ont conduit jusque-là.

C'est une scène ordinaire à travers l'Histoire : dans ce fauteuil sont assis les femmes et les hommes qui, de tout temps, face à la guerre, au conflit, à la répression, ont tout quitté avec pour seul but de sauver leur existence. Dans la solitude extrême de leur fuite, ils se sont retrouvés sans possessions ou garanties d'avenir, tentant d'échapper au joug de leurs peurs les plus foudroyantes. Des lieux isolés comme celui-ci leur ont parfois fourni une halte salutaire, au gré des sentes d'une nature devenue un refuge sans pareil.

Sur le fauteuil en laine piquée, face à la cheminée de béton et de briques ébréchées sur le manteau de laquelle trône un fémur mastoc, tel l'insigne d'une inévitable mort, je me suis assise à mon tour. Avec eux. Soudain apte, en cet endroit inhabité, à éprouver les effets de cette solitude totale : la peur, la panique, la vulnérabilité, l'abattement ; mais aussi, peut-être, le soulagement de ne plus avoir à répondre de rien, l'excitation de se savoir prêt, enfin, à tout recommencer. La liberté du dénuement.

Cependant que le fantôme des exilés me rend visite, j'ignore encore à peu près tout du passé de la région. Plus tard, on m'expliquera que la Camargue a été une terre d'accueil pour réfugiés au gré des différentes vagues d'immigration vers la France, depuis le XIX^e^ siècle. Italiens, Grecs, Arméniens, Espagnols, Indochinois, harkis s'y sont succédé… Le chauffeur, qui est venu me chercher à la gare d'Avignon et m'a conduite jusqu'à la Réserve, est originaire d'Équateur. Je m'en suis étonnée, mais Daniel m'a expliqué que beaucoup de Sud-Américains immigrent aujourd'hui dans la région afin de travailler sur les exploitations agricoles. "Il y a même un village du nom de Beaucaire où beaucoup d'entre eux habitent."

*

L'endroit s'appelle le Rendez-vous, je l'ai appris à mon arrivée.

Drôle de nom pour un cabanon peu convivial, à moins qu'une table et quelques chaises ne suffisent à se réunir. D'emblée, l'appellation ne m'évoque pas un point de convergence mais bien plutôt une reddition. Ma propre reddition. "Rendez-vous !" Puisque si je me suis rendue ici, n'est-ce pas pour y rendre une part de moi-même, voire ma personne tout entière ? Y rendre mes préjugés, mes certitudes, mes erreurs d'appréciation ? Ne va-t-il pas falloir que je me rende à ce lieu nouveau, à sa *nature* surtout, en acceptant d'en suivre les sursauts et les dédales ? De m'y fondre sans m'y figer ? Ne va-t-il pas falloir que je me rende à l'évidence aussi, à celle qui, jusqu'alors, m'a aveuglée ?

Me rendre, ce pourrait également être déposer les armes. Ne plus écarter mais observer. Ne plus chasser mais cohabiter. Le chercheur, toujours, appartient au champ de sa propre investigation. L'erreur serait de s'en absoudre.

*

Lors d'un changement rapide de situation géographique, quelques heures de train et de voiture suffisent, il arrive de se trouver abasourdie par l'entière nouveauté de l'endroit où l'on débarque, éprouvant une incertitude diffuse sur la réalité du lieu.

Ainsi, ce que je regardais, les hautes rangées de roseaux, pleines d'oscillations et de dodelinements, les cimes des tamaris torves et jaunis, l'herbe et les cailloux, l'immensité bleue quadrillée de fines guirlandes de nuages, me semblait avoir été organisé exprès, disposé ainsi à la seule fin de me fournir un cadre, un décor plausible contre lequel balancer mes regards sans avoir toutefois la moindre chance de le percer à nu…

J'étais bien présente ici, physiquement, au cœur de ces marais du Vigueirat, en dépit des problèmes que ce projet de déplacement avait occasionnés, j'étais finalement là, mais tout ce qui m'entourait semblait dénué de la moindre profondeur. À cet instant, le monde alentour existait comme une espèce d'image animée. Une image à la sérénité trompeuse qu'il me semblait inévitable de redouter.

Et si j'ignorais tout de ce qui m'entourait, il me vint soudain à l'esprit que j'ignorais tout autant qui j'étais ici. N'importait pas encore celle que je deviendrai au fil de mes séjours, au bout de toutes ces semaines, mais ce que révélait de *moi*, mon arrivée dans cet environnement. Quels enchaînements, quels concours de circonstances m'y avaient conduite ? Pendant un moment, il me sembla raisonnable de considérer qu'être arrivée *jusqu'aux* marais du Vigueirat relevait d'une forme de destinée. Puisque personne, jamais, ne semblait arriver ici *par hasard*.

Là où je me trouvais, il était impossible d'arriver seule, de parvenir par ses propres moyens. De façon fortuite, sans l'avoir prévu. S'y promener ou s'y égarer au cours d'une déambulation était exclu. Toute venue sur ce territoire devait avoir été au préalable décidée, approuvée, validée par l'autorité compétente. Toute venue devait avoir une raison, voire une cause, précise. Ainsi considéré, "être ici" prenait la forme non d'une déviation ou d'une errance mais d'une sorte d'aboutissement. Ma présence dans la Réserve constituait le résultat d'un processus engagé en amont, peut-être des années auparavant. Son sens – et sa teneur – me deviendrait peut-être intelligible une fois celui-ci parvenu à terme… En attendant, il reviendrait à mon imagination de prendre les rênes de mes pensées afin de combler les lacunes qui parsemaient ma propre trajectoire.

*

Le cabanon est une planque – ainsi m'est-il tout de suite apparu du fait, probablement, de son aspect abandonné. Une planque que le délabrement rend d'autant plus sûre. Ici, rien n'est à craindre de la part des hommes, c'est déjà énorme, et chaque fois que j'en franchis le seuil, le cabanon redevient cette planque, discrète, insignifiante, un antre dans lequel règnent le provisoire et la dépossession.

L'effet en est encore plus frappant à l'aube et au crépuscule. Sans doute parce que ce sont les heures auxquelles revient me hanter le fantôme des exilés. Sans doute parce que ce sont les heures où l'on décide de partir, ou de rester, à la manière des oiseaux migrateurs.

Entre ces murs, je m'installe plus ou moins, pas vraiment. Je ne défais qu'à moitié ma valise ; je ne range rien dans les placards car il n'y en a pas. Toutefois j'organise, par lots, mes affaires posées sur différentes surfaces planes : les matelas des lits superposés, les rebords de l'évier et du lavabo, les maigres étagères du simili-buffet. Je le fais davantage par pragmatisme, par souci de ne rien oublier au moment du départ, qui me paraît si lointain.

Au cours des premières vingt-quatre heures, je trace des parcours, matinaux, nocturnes, auxquels me tenir va m'aider, tel un chat conquis par ses habitudes. C'est ainsi que j'apprivoise l'espace du cabanon et la tristesse de son délabrement. Mon premier regret est celui de ne pouvoir y marcher pieds nus.

*

L'aspect inhospitalier et sommaire de ma nouvelle demeure continue de me mettre mal à l'aise : j'attrape tout du bout des doigts, prenant mille précautions pour ne pas toucher ce qui me répugne. Au poussiéreux, à l'inconfortable, au rudimentaire, je ne suis pas habituée. En dépit de ma bonne volonté, j'associe cet aspect dégradé à la négligence, voire à la dépression.

D'instinct, si je puis dire, mon corps se tend ; ma peau semble sur la défensive comme si l'absence de netteté était une forme d'agression… L'endroit est sale, je ne cesse de le constater.

La pellicule grisâtre qui recouvre le ciment du sol doit être issue de la terre venue du dehors immédiat où, pourtant, aucune particule polluante, nocive, n'est *a priori* produite. Ici, pas de gaz d'échappement ou de déchets jetés à même la voie publique. Me voilà contrainte de questionner mon assertion, cette vieille vérité qui me remonte sous l'épiderme chaque fois que mes yeux sondent une surface ; vérité inculquée si jeune qu'il paraît ardu de la remettre en doute : la terre est sale. *Ne touche pas ça, tu vas te salir, sors tes mains de là, c'est dégoûtant. S*ale, la terre ? Dégoûtante, la terre ? Vraiment ? La terre dans laquelle germent, croissent, grandissent, s'enracinent les végétaux sans lesquels aucune vie sur Terre n'est possible… Sale ?

Mets tes mains dans la terre, mon enfant, sens-la, hume-la, pétris-la, imprègne-toi de l'onctuosité et de la texture de cette miraculeuse matière… Voilà ce qu'on aurait dû me dire, enfant.

Combien m'apparaît alors désuète la notion de saleté… Les toiles de diverses araignées qui pendouillent à la lisière des murs, la teinte sombre de ces fluctuants lambeaux évoquent certes la poussière. Mais ne devrais-je pas les considérer de façon ornementale tels des tissages virtuoses, des variantes animales de précieuses dentelles, un artisanat unique à la délicatesse prédatrice ? Qu'ont exactement de sale, ces toiles, si ce n'est de rappeler la présence alentour d'arthropodes carnivores ? Des arthropodes que j'imagine *d'abord* m'assaillant si je n'y prends garde.

Net, entretenu, décoré doit être le lieu d'habitation de l'humaine que je suis. Cette condition vaut-elle du fait de mon espèce, de mon héritage culturel, de mes exigences, de mon histoire, de ma classe sociale ou du

fait de mon seul caractère ? Quelle que soit la réponse, je sais d'ores et déjà qu'il va me falloir considérer les choses autrement.



À l'issue de ma première journée, j'ai donc réussi à me convaincre que "le cabanon n'est pas sale". Il est "vieux", "dans son jus", "pittoresque" ; il possède même, si je l'envisage comme un simple abri dont la destination première n'est pas d'être habité, un certain charme, une "atmosphère" originale que fomentent ses délabrements. Qui sont aussi les traces préservées des activités d'autres individus, animaux ou humains, celles, concomitantes, du passage du temps, des traces qu'en temps normal, je m'échine à nettoyer, à effacer de mon appartement. "Chez moi" peut se prétendre de la sorte une entité hors temps, hors nature et hors autrui, impropre à la cohabitation avec quelque autre espèce que ce soit.

Progressivement, la vétusté du cabanon, qui m'avait d'abord paru intolérable, perd en importance, éclipsée par les promesses de découvertes du monde extérieur. Qu'importent ces inconvénients somme toute relatifs s'ils me permettent d'accéder à des expériences

décisives… Par un renversement que force la précarité de mon logement, voilà que le vécu, cet incommensurable, redevient maître de mes pensées, enfin ! Voilà qu'il reprend de son ampleur salutaire, ôtant aux exigences de confort matériel, leur primauté.

*

"Si vous entendez des coups de feu, il est préférable de ne pas vous éloigner." À l'avant de la camionnette blanche dont les amortisseurs grinçaient à chaque nid-de-poule, nous avions remonté la piste dont la rectitude sautait aux yeux telle une provocation, la négation du monde censément naturel et préservé où j'avais pénétré. Les tapis de sol, le tableau de bord, l'intérieur des portières de la voiture de service étaient recouverts de poussière et de boue, je l'avais remarqué dès que j'y étais montée. Les ceintures étaient alors déjà attachées afin d'éviter la sonnerie de rappel du véhicule. Ici, on ne mettait pas de ceinture de sécurité ; on s'asseyait plutôt dessus.

Nous venions de franchir le passage canadien tout proche du cabanon quand il lança son avertissement que je pris d'abord pour une blague. Au garde en uniforme, cheveux ras, iris clairs, regard alerte qui, dix minutes plus tôt, était venu me chercher à l'entrée de la Réserve où se situaient l'accueil des visiteurs, la buvette, les bureaux administratifs, je lançais un furtif coup d'œil, espérant apercevoir sur son visage, un sourire qui confirmerait mon interprétation. Il n'en fut rien. Christophe était bigrement sérieux et je n'eus d'autre choix que de répéter, sur un ton aussi interrogatif qu'était grande ma stupéfaction : "Des coups de feu ?" Sa réponse tint en trois syllabes, les-chas-seurs ; trois syllabes que je répétais ânonnant, avec cette fois-ci un petit rire sardonique, voulant à nouveau croire qu'il me menait en bateau. Des chasseurs ici dans une réserve naturelle, demandai-je encore, refusant ce qui semblait pure aberration. "Oui et il faudra faire attention à ne

pas faire s'envoler d'oiseaux quand ils seront là", m'enjoignit le garde avec autorité.

Les chasseurs ne venaient pas *dans* la Réserve, finis-je par comprendre. Ils se trouvaient aux abords, au bord même du canal qui en délimitait la partie ouest, le canal d'Arles à Bouc. Là, sur quelques kilomètres, se jouait une tragicomédie dont seuls les hommes ont le secret, une absurde tragicomédie, plus macabre qu'un Pirandello, dans laquelle les oiseaux que l'on s'efforçait de protéger d'un côté d'une limite de propriété étaient pris pour cible de l'autre. À l'aube comme au crépuscule, les hommes à fusils aux aguets attendaient leur "sortie" dès franchie la ligne rouge dont les cieux ne portaient aucune marque. Fin du paradis, début de l'enfer, juxtaposés mais indistincts.

Ainsi les marais du Vigueirat pouvaient-ils être considérés par ces hommes comme une réserve de gibier, ce qui n'était pas forcément une coïncidence. "L'utilisation du mot réserve dans le domaine de la conservation de la nature semble trouver son origine dans la notion de réserve de chasse qui désigne d'anciens domaines de chasse royaux[1]." Ainsi conçue, une réserve était alors destinée à restaurer certains éléments naturels en tant que ressources pour les humains. Au contraire de la réserve des Marais du Vigueirat, dont les terrains acquis par le Conservatoire du littoral en 1982 avaient été décrétés, par lui, "site protégé" en 1988. En quelque sorte donc, la Réserve fuyait. Le long de la piste rectiligne, derrière le paravent de cannes camarguaises qui y poussait, le danger demeurait sournoisement tapi. Sans qu'aucun avertissement ne leur en soit donné, les oiseaux passaient, en quelques battements d'ailes, d'une zone blanche à une zone extra-rouge, brusquement en ligne de mire d'un fusil.

Pour sa part, l'ancien directeur de la Réserve ne semblait pas s'en émouvoir autant que moi… Les oiseaux savent, me répéterait-il quelque temps plus tard, d'un ton convaincu. Peut-être le disait-il pour me rassurer

sur les éventuels impairs que j'étais susceptible de commettre en forçant, par ma présence, certains d'entre eux à se jeter dans la gueule du loup. *Les oiseaux savent…* Je me disais que l'expert, c'était lui quand ma raison, dressée par ce que je pensais savoir de l'intelligence limitée des volatiles en général, se refusait à le croire.

De piège plus efficace, on n'aurait pu toutefois imaginer. Et la situation m'apparut ô combien symbolique des effets secondaires, délétères, de nos luttes. Du simple fait de leur existence, les entreprises humaines les plus louables engendraient des opportunités de destruction quand c'étaient encore et toujours des hommes qui rivalisaient de ruse pour asservir à leurs propres intérêts les rêves d'harmonie d'autres de leurs semblables.

"Vous leur parlez ?", j'ai demandé alors que Christophe venait de m'expliquer que chaque week-end, l'un des gardes assurait des rondes le long de la piste afin de surveiller le comportement des hommes à fusils, vérifiait si ceux-ci respectaient les horaires de chasse comme les espèces qu'ils avaient le droit de tuer. Du fait de l'hésitation qui le précéda, je ne sus déceler la teneur exacte du "non" qui s'échappa alors d'entre ses lèvres.

Aux jumelles, il les épiait surtout tandis qu'ils rassemblaient leurs armes et leurs chiens, leurs cartouches et leurs gibecières. Lui qui, des heures durant, pouvait se repaître de l'observation délicieuse des canards et des poules d'eau tandis qu'ils fouillaient, la tête la première, de leurs becs persévérants, la vase des marais, ou glissaient sur la surface de porcelaine, déplacements coulés, souverains, dont les trajectoires tranquilles prenaient l'allure de chorégraphies, lui qui, étudiant, avait été initié à l'ornithologie par un professeur de biologie passionné et n'avait jamais perdu depuis sa fascination, son intérêt, pour la variété des habitus, des caractères, des robes, des chants, des accouplements, s'ingéniant à étudier les particularités de chaque espèce aviaire, redoutait l'instant où il serait contraint d'être